

Commissaires nommés pour escorter Napoléon. — Il quitte Fontainebleau le 20 avril 1814. — Son entrevue avec Augereau à Valence. — Expression du mécontentement public à l'égard de Napoléon dans le midi de la France. — Craintes pour sa sûreté personnelle. — Son agitation, ses alarmes. — Précautions qu'il prend. — Il arrive à Fréjus et s'embarque à bord de *l'Intrepide* avec les commissaires anglais et autrichien. — Il arrive à l'île d'Elbe le 4 mai, et débarque à Porto-Ferraio.

DANS son triste et pénible voyage, Napoléon fut accompagné de Bertrand et de Drouot, restés noblement fidèles, dans l'adversité, au maître qui au temps de sa puissance avait été leur bienfaiteur. Les puissances alliées avaient nommé quatre commissaires pour le suivre jusqu'à sa nouvelle résidence. C'étaient le général Schouwalow, pour la Russie, le général autrichien Kohler, le colonel anglais sir Niel Campbell, et le baron Truchsess Waldbourg, délégué de la Prusse. Napoléon reçut les trois premiers avec beaucoup d'égards, mais il semblait indigné de voir au nombre des commissaires un représentant de la Prusse, de ce pays qui avait été l'objet de son mépris une fois, et de sa haine toujours. C'était pour lui un affront sensible de le voir s'arroger le droit de décider de son sort.

Il reçut le commissaire anglais avec des témoignages d'estime particuliers, lui disant qu'il

désirait faire la traversée sur un vaisseau anglais, et qu'il était bien aise d'être escorté par un officier de ce pays. « Votre nation, dit-il, a une élévation de caractère que j'estime infiniment. Je voulais élever le peuple français à une pareille hauteur de sentimens, mais... » Il s'arrêta et parut vivement affecté. Il parla avec beaucoup d'affabilité au général autrichien Kohler, mais il s'exprima avec quelque amertume au sujet de la Russie. Il fit même entendre au commissaire autrichien que, s'il n'était pas content de sa réception à l'île d'Elbe, il pourrait bien se retirer en Angleterre, et il demanda au général Kohler, s'il croyait qu'il y fût bien reçu. « Oui, sire, répondit le général; d'autant mieux que Votre Majesté n'a jamais fait la guerre dans ce pays. »

Napoléon accorda alors une audience de congé au duc de Bassano, et il montra de l'humeur lorsqu'un aide-de-camp vint lui annoncer de la part du général Bertrand que l'heure fixée pour le départ était arrivée. « C'est bon, dit-il, voilà du nouveau : depuis quand est-ce la montre du grand-maréchal qui règle nos mouvemens ? Nous partirons quand nous voudrons, peut-être ne partirons-nous pas du tout. » Néanmoins ce mouvement d'impatience ne dura qu'un moment.

Napoléon quitta Fontainebleau le 20 avril 1814, à onze heures du matin. Sa suite remplissait quatorze voitures, pour lesquelles il fallait des relais de soixante chevaux. Pendant le voyage, du moins dans les premiers jours, il affecta de donner une sorte de publicité à son passage, en envoyant chercher les autorités des villes qu'il traversait et s'informant de l'état des lieux, comme

il avait coutume de le faire dans d'autres temps en pareille occasion. Les cris de *vive l'Empereur* ! se faisaient souvent entendre, et semblaient lui donner une nouvelle vie. D'un autre côté, les maires et sous-préfets qu'il interrogeait sur la cause de la décadence de plusieurs villes, lui faisaient froncer le sourcil en l'attribuant à la guerre ou à la conscription ; et dans plusieurs endroits le peuple portait la cocarde blanche, et l'insultait en poussant des cris de *vive le Roi* !

Le 24 avril, Napoléon rencontra, dans une petite caserne près de Valence, Augereau, son ancien compagnon d'armes, qui avait fait avec lui les campagnes d'Italie, et qui avait été jusqu'à un certain point son maître dans l'art de la guerre. Le maréchal avait été blessé de quelques réflexions insérées dans les bulletins officiels, qui blâmaient son plan d'opérations pour la défense de Lyon. Aussi, lorsqu'il adressa une proclamation à son armée sur les changemens qui venaient de s'opérer, il parla de Napoléon comme d'un homme qui avait été lui-même l'instrument de sa ruine, et qui pourtant n'osait pas mourir. L'entrevue ne fut rien moins qu'amicale, et l'on rapporte que le dialogue suivant eut lieu entre eux : « J'ai ta proclamation, dit Napoléon, tu m'as trahi. — Sire, répondit le maréchal, c'est vous qui avez trahi la France et l'armée en sacrifiant l'une et l'autre à votre insatiable ambition. — Tu t'es choisi un nouveau maître, s'écria Bonaparte. — Je n'ai pas de compte à vous rendre à ce sujet, répondit le général. — Tu n'as pas de courage, reprit Napoléon. — C'est toi qui n'en as

pas, » dit Augereau ; et, sans plus de façons, il tourna le dos à son ancien maître (1).*

Ce fut à Montélimart que l'empereur exilé reçut pour la dernière fois des témoignages d'intérêt. Il approchait alors de la Provence, pays où il n'avait jamais été aimé, et il fut reçu aux cris d'imprécation mille fois répétés de « *mort au tyran ! à bas l'assassin de nos enfans !* » Plus il avançait, plus l'indignation éclatait avec violence. Le lundi 25 avril, lorsque sir Niel Campbell, qui était parti avec Napoléon, arriva à Avignon, l'officier de garde demanda d'un air inquiet si l'escorte qui accompagnait l'empereur était assez forte pour résister à une émeute populaire qui commençait déjà à se manifester à la nouvelle de son approche. Le commissaire anglais le pria d'employer tous les moyens possibles pour protéger le passage de Napoléon. Il fut convenu que les relais seraient placés dans un quartier de la ville différent de celui où l'on changeait ordinairement de chevaux. Cependant le peuple les découvrit, les entoura, et on eut beaucoup de peine à soustraire Napoléon à sa fureur. Des dangers semblables se renouvelèrent dans d'autres endroits, et, pour éviter d'être assassiné, l'ex-empereur des Français fut obligé de se déguiser tantôt en postillon, tantôt en domestique, mettant beaucoup de soin à changer son costume de temps en temps, ordonnant aux

(1) *Itinéraire de Bonaparte*, page 35. Augereau était un vieux républicain, et il avait paru vouloir s'opposer à Bonaparte le jour où celui-ci prononça la dissolution du corps législatif. Il lui fut soumis tant qu'il régna, mais il blâma toujours sévèrement sa passion effrénée de conquêtes.

domestiques de fumer en sa présence, et invitant les commissaires qui étaient dans sa voiture, à siffler ou à chanter, afin que le peuple exaspéré ne soupçonnât pas quelle était la personne qui était avec eux. A Orgon, la populace promenait dans les rues son effigie toute souillée de sang, et elle arrêta sa voiture pour la lui mettre sous les yeux. En un mot, depuis Avignon jusqu'à la Calade, il n'y eut pas une ville, pas un village où il ne fût grossièrement insulté; et sans les soins et l'intervention continuelle des commissaires, il eût été probablement mis en pièces. Les outrages du peuple parurent faire beaucoup d'impression sur lui. Il versa même des larmes. Il montra aussi une crainte d'être assassiné, qui ne semblait pas d'accord avec son courage reconnu; mais il faut faire attention que le danger qu'il courait était d'une nature toute particulière, et bien propre à effrayer même ceux qui n'auraient jamais tremblé sur un champ de bataille. Le plus brave soldat pourrait frémir à l'idée d'une mort semblable à celle des de Witts (1). A la Calade ses terreurs recommencèrent, et il manifesta beaucoup de crainte d'être empoisonné. Lorsqu'il fut arrivé à Aix, un double détachement de gendarmes et de troupes alliées fut chargé de veiller à sa sûreté personnelle (2). *

(1) Les deux frères de Witts furent massacrés en Angleterre par une populace effrénée, sous le règne de Charles II.

(ED. DE PAR.)

(2) Les précautions avaient été prises d'avance, et des détachemens de troupes assez considérables avaient été placés sur la route de Grenoble, de Gap et de Sisteron, qu'il devait prendre d'abord; mais, peut-être dans la vue d'éprouver l'esprit des habitans, il changea d'idée, et prit celle que nous avons indiquée.

Dans un château appelé *Bouillidou*, il eut une entrevue avec sa sœur Pauline. La curiosité de la maîtresse de la maison et de deux ou trois dames les fit aussi pénétrer jusqu'à lui. Elles virent un officier portant un uniforme autrichien. « Qui demandez-vous, mesdames? — L'empereur Napoléon. — C'est moi-même. — Vous plaisantez, monsieur, reprirent les dames. — Comment! Ah! je vois que vous vous attendiez à me trouver l'air plus méchant. Oh! oui, avouez-le; depuis que la fortune m'est contraire je dois avoir l'air d'un coquin, d'un scélérat, d'un brigand. Mais savez-vous pourquoi tout ceci est arrivé? C'est uniquement parce que j'ai voulu placer la France au-dessus de l'Angleterre. »

Enfin il arriva à Fréjus dans ce même port qui l'avait reçu, lorsque revenant d'Égypte, il était à la veille de commencer cette étonnante carrière, qui maintenant allait se terminer, suivant toutes les apparences, au même point d'où il était parti. Il s'enferma seul dans une chambre, où il se mit à marcher à grands pas d'un air impatient, s'arrêtant quelquefois pour épier de la fenêtre l'arrivée des bâtimens dont l'un devait le transporter hors de France, à ce qu'il semblait, pour jamais. La frégate française *la Dryade*, et un brick appelé *l'Inconstant*, étaient venus de Toulon à Fréjus, et se tenaient prêts à le recevoir; mais, ne se souciant peut-être pas de s'embarquer sous le pavillon blanc, Napoléon préféra monter à bord du vaisseau de sa majesté britannique *l'Intrépide*, commandé par le capitaine Usher. Ce bâtiment avait été mis à la disposition du commissaire anglais, sir Niel Campbell, qui se prêta

volontiers aux désirs de Napoléon. Ce fut le 28, à onze heures du soir, qu'il s'embarqua, et il fut salué de vingt et un coups de canon. « Adieu, César et sa fortune, » dit l'envoyé russe. Les commissaires anglais et autrichien l'accompagnèrent dans la traversée (1).

Pendant le passage, Bonaparte parut recouvrer sa présence d'esprit, et il s'entretint, avec beaucoup de franchise et de familiarité, avec le capitaine Usher et sir Niel Campbell. Il aimait surtout à leur développer les grands projets qu'il avait été forcé de laisser sans exécution, lançant de temps en temps des traits épigrammatiques contre ses ennemis, et témoignant beaucoup de mépris pour leurs moyens de défense. Les détails suivans sont assez curieux, et nous ne croyons pas qu'ils aient jamais été rendus publics.

Il s'informa des moindres détails relatifs à la discipline du bâtiment, dont il fit un grand éloge; mais il assura le capitaine Usher que, s'il fût resté cinq ans de plus sur le trône, il aurait eu trois cents vaisseaux de ligne. Le capitaine Usher lui demanda naturellement par qui ils auraient été montés. Napoléon répondit qu'il avait résolu de lever une conscription navale dans tous les

(1) Le commissaire prussien écrivit la relation de leur voyage, qu'il publia sous le titre de : *Itinéraire de Bonaparte jusqu'à son embarquement à Fréjus*, Paris, 1815. Les faits qu'il rapporte sont amplement confirmés par les récits de ses compagnons de voyage. Napoléon regarda toujours le pamphlet du général Truchsess Waldbourg, ainsi que la relation de l'ambassade de Varsovie, de l'abbé de Pradt, comme les ouvrages qui pouvaient lui faire le plus de tort. Peut-être sentait-il que, pendant ce voyage, il n'avait pas soutenu son caractère de héros, ou peut-être encore n'aimait-il pas qu'on rendît publics des détails qui prouvaient à quel point il était abhorré dans le midi de la France. *

ports et sur toutes les côtes de France; qu'ainsi il aurait eu des équipages pour sa flotte, qu'il aurait fait manœuvrer dans le Zuyderzée jusqu'à ce qu'elle eût été en état de tenir la mer. L'officier anglais eut peine à retenir un sourire, en répondant que des conscrits de marine feraient une triste figure au milieu d'une bourrasque.

Avec l'envoyé autrichien, Napoléon ne parlait sans cesse que de l'agrandissement de la puissance de la Russie, qui, si elle pouvait par quelque moyen joindre la Pologne à la partie saine et intégrale de son armée, couvrirait l'Europe de ses soldats victorieux.

Dans une autre occasion l'empereur amusa ses auditeurs d'une histoire neuve et curieuse du renouvellement de la guerre avec l'Angleterre. D'après cette *édition*, l'île de Malte n'avait été qu'un prétexte : « Bientôt après la paix d'Amiens, dit-il, M. Addington, premier ministre anglais, lui proposa de renouer le traité de commerce de M. Pitt avec la France; mais lui, Napoléon, jaloux d'encourager l'industrie intérieure de la France, avait refusé d'entrer dans ce traité, à moins qu'il ne fût basé sur des termes de réciprocité; à savoir, que si la France recevait tant de millions d'importations anglaises, l'Angleterre serait obligée en retour de prendre la même quantité de productions françaises. Ces conditions furent refusées par M. Addington; là-dessus Napoléon déclara qu'il n'y aurait point de traité du tout, si ces principes n'étaient pas adoptés. — Alors, reprit M. Addington, comme lui faisait dire Bonaparte, il y aura des hostilités, car à moins que le peuple anglais n'ait l'avantage du

commerce, comme il y est accoutumé, il me forcera de déclarer la guerre.» La guerre eut donc lieu, et la vraie cause, ajouta Napoléon, en fut la détermination, prise par l'Angleterre, de recouvrer les avantages du traité de commerce qui avait eu lieu entre Vergennes et Pitt.

« Maintenant, continua-t-il en s'échauffant, l'Angleterre n'a plus de puissance qui s'oppose à son système; elle peut le poursuivre jusqu'à ses dernières limites. On fera un traité à des termes très-inégaux, qui priveront les manufactures françaises de tout encouragement. Les Bourbons sont de pauvres diables. * » Et ici, se reprenant, il dit : « Ce sont de grands seigneurs fort contents de rentrer dans leurs terres et de retirer leurs revenus; mais si le peuple français s'en aperçoit et se fâche, les Bourbons seront renvoyés au bout de six mois. » A ces mots il parut se recueillir comme un homme qui pense en avoir trop dit, et il fut évidemment plus réservé tout le reste du jour.

Cette curieuse boutade fut arrangée à la manière de Napoléon, qui mêlait volontiers, en parlant, ce qui pouvait être vrai avec ce qui pouvait favoriser ses propres vues, faisant du tout un composé de tant de mensonges et de déceptions, qu'on pouvait dire de ses discours ce que le poète anglais (1) dit du complot catholique :

Some truth there was, but mix'd and dash'd with lies.

« On y trouvait le vrai, mais mêlé de mensonges. »

Il est probable qu'après la paix d'Amiens lord Sidmouth ait pu désirer de renouveler le traité

de commerce; mais il est absolument faux que le refus de Napoléon ait eu le moindre effet sur la reprise des hostilités. Sa prédiction, par laquelle il prétendait que sa chute serait suivie d'un traité désavantageux de commerce imposé par l'Angleterre à la France, est devenue également fausse; et il est assez singulier que celui qui, à bord de *l'Intrépide*, déclarait qu'une semblable mesure serait la perte des Bourbons, ait voulu plus tard à Sainte-Hélène, critiquer et railler lord Castlereagh pour n'avoir pas garanti à la Grande-Bretagne cette suprématie commerciale représentée par lui comme la cause probable d'un tel résultat. C'était ainsi que, sinon les faits, du moins la couleur qu'il leur donnait, changeait selon l'humeur du moment.

Pendant qu'il était à bord de *l'Intrépide*, Napoléon parla très-librement de la facilité avec laquelle il avait trompé et battu les alliés dans la dernière campagne. « C'était, disait-il, l'armée de Silésie qui lui avait donné le plus de mal; ce diable de Blücher n'était pas plus tôt battu qu'il voulait se battre encore; » mais il considérait sa victoire sur Schwartzemberg comme certaine sans la défection de Marmont. Il dit encore beaucoup d'autres choses avec une grande franchise apparente, et il semblait très-jaloux de se rendre agréable à ses compagnons à bord. Les marins eux-mêmes, qui, le premier jour, le regardaient avec une admiration mêlée de crainte, n'échappèrent pas au charme de son affabilité; ils y furent tous pris, excepté le contre-maître Hinton (1), marin de la vieille roche, qui ne

put jamais écouter les louanges de l'empereur sans murmurer le mot vulgaire mais expressif de *humbug* (1).

Ce fut avec la même bonne humeur que Napoléon souffrit toutes les plaisanteries qui pouvaient échapper même à ses dépens. On venait de dépasser l'île de Corse, lorsqu'il proposa au capitaine Usher de tirer un coup de canon, pour faire amener un bateau pêcheur dont il espérait recevoir quelques nouvelles. Le capitaine Usher s'excusa de n'en rien faire en disant qu'un acte semblable d'hostilité contre un neutre le *dénationaliserait* contradictoirement à la doctrine de Napoléon lui-même sur le droit des gens. L'empereur rit de bon cœur. Une autre fois, il s'amusait à supposer que son voyage donnerait lieu à d'admirables caricatures à Londres. Il semblait très-familier avec cette espèce de satire, qui est si particulièrement anglaise.

Le 4 mai, lorsqu'on arriva en vue de Porto-Ferrajo, principale ville de l'île d'Elbe, qui a un très-joli port, on trouva que l'île était agitée. Les habitans s'étaient mis récemment en insurrection contre les Français. Pour les apaiser, le gouverneur et les troupes avaient enfin donné leur adhésion au gouvernement des Bourbons. Cet état de choses augmenta naturellement les craintes de Napoléon, qui n'était pas complètement rassuré

de réel dans le vœu de Napoléon. Chargé de remercier l'empereur au nom de l'équipage, pour les 200 louis que celui-ci lui avait donnés, il souhaita à son honneur bonne santé, et plus de bonheur la prochaine fois.

(1) *Baie, Bourde* : *Sornettes que tout cela* ! Ce mot vulgaire apparent, en quelque sorte, exclusivement à la conversation ; il exprime le dédain encore plus par onomatopée que par son sens même.

(ED. DE PAR.)

depuis les dangers qu'il avait courus en Provence. Même à bord de *l'Intrépide*, il avait demandé qu'un sergent de marine couchât en dehors de sa cabane, et en dedans un domestique montait aussi la garde auprès de son maître. Quand il fallut entrer dans le port, il montra quelque répugnance à laisser passer le vaisseau directement sous les batteries ; et quand il débarqua pour la première fois, le matin, ce fut de bonne heure et déguisé, ayant préalablement obtenu du capitaine Usher un détachement de soldats de marine pour l'escorter.

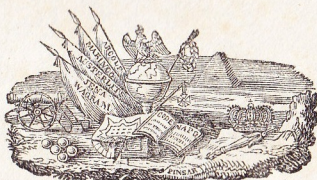
Étant revenu à bord pour déjeuner, après cette première visite incognito, l'empereur de l'île d'Elbe, comme on pouvait le nommer alors, débarqua en cérémonie, sur les deux heures, avec les commissaires, et quand il quitta *l'Intrépide*, on lui fit un salut royal. Sur le rivage, il fut reçu par le gouverneur, le préfet et les autres magistrats avec tous les honneurs qu'ils purent lui faire ; il fut conduit par eux, en grand cortège, jusqu'à l'hôtel-de-ville, précédé d'une misérable bande de ménétriers. Le peuple l'accueillit avec de nombreuses acclamations. Le nom de Bonaparte avait été impopulaire parmi les habitans avec le titre d'empereur des Français ; mais ils se promettaient des avantages considérables de son séjour dans l'île, en qualité de leur souverain particulier.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
SIR WALTER SCOTT,

Complément.

TOME XII.

VIE DE NAPOLEON.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N^o. 81.

M DCCC XXVII.